

# Moi, ce que je préfère au cinéma, c'est les livres

Damien Detcheberry

---

Number 200, September 2021

Vivre le cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97108ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Detcheberry, D. (2021). Moi, ce que je préfère au cinéma, c'est les livres. *24 images*, (200), 68–73.

WILLIAM HURT | RAUL JULIA | SONIA BRAGA

# KISS OF THE SPIDER WOMAN



WILLIAM HURT | RAUL JULIA | SONIA BRAGA

by HECTOR BABENCO

KISS OF THE SPIDER WOMAN

With JOSE LEWGOY | MILTON GONCALVES

Director of Photography RODOLFO SANCHES

Executive Producer FRANCISCO RAMALHO, JR.

Based on the novel by MANUEL PUIG | Screenplay by LEONARD SCHRADER

Produced by DAVID WEISMAN | Directed by HECTOR BABENCO

An HBO FILMS USA Production (aka Puck) in association with SIGARIBIDAF FILMS, Inc. (Los Angeles) Distributed by CBS Productions.  
Copyright © 1985 CBS Inc. All Rights Reserved.



**Moi,  
ce que  
je préfère  
au cinéma,  
c'est  
les livres.**

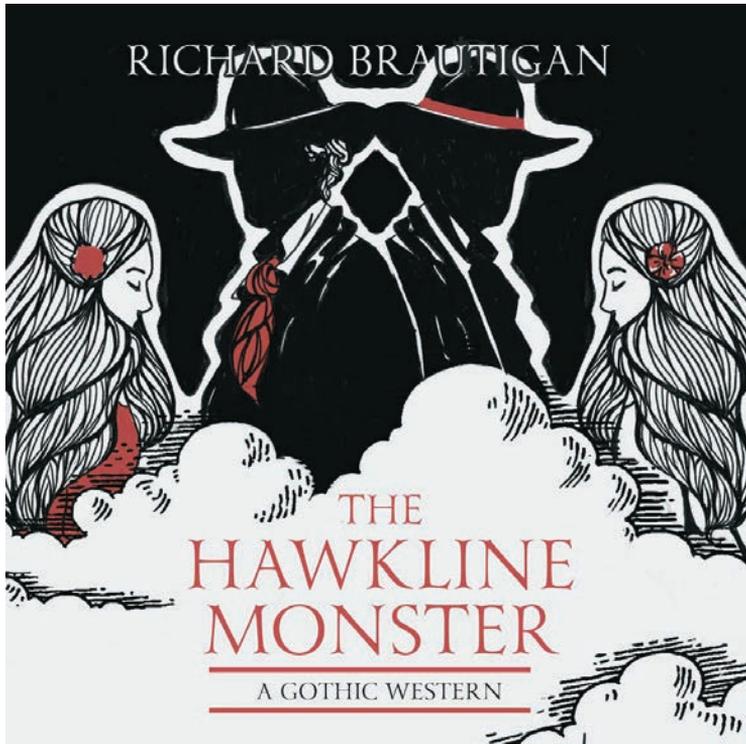
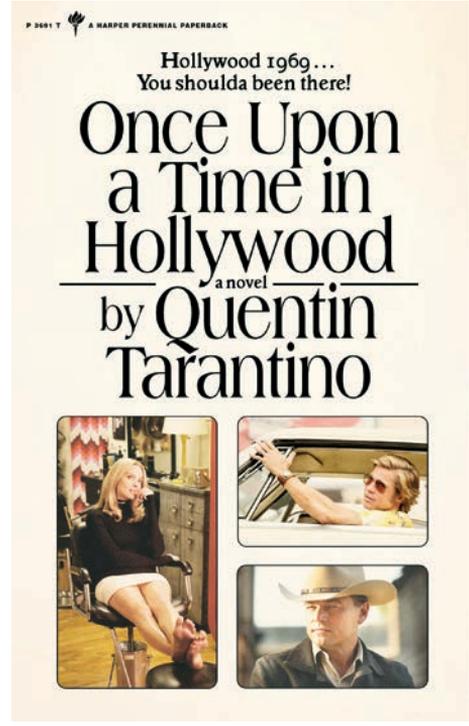
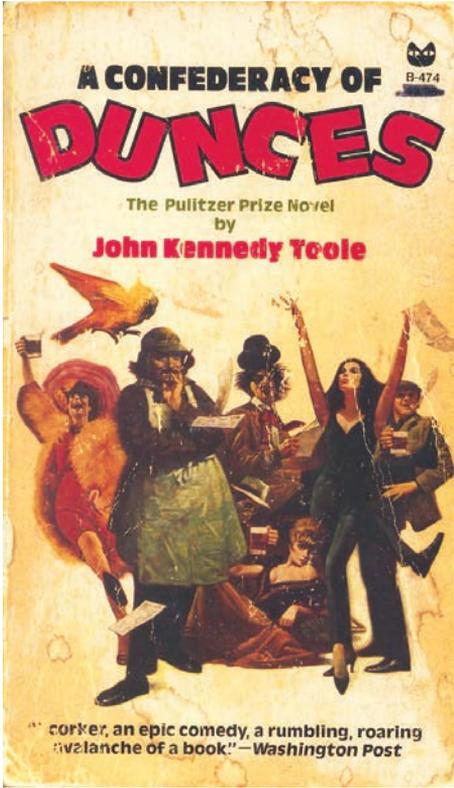
PAR DAMIEN DETCHEBERRY

**Sur le plaisir  
de fantasmer  
les films  
à travers les livres...**

Dans le roman de Manuel Puig, *Le baiser de la femme araignée*, un prisonnier raconte des films à son compagnon de cellule pour tromper l'ennui : une histoire de femme panthère qui n'est autre que celle de *La féline* de Jacques Tourneur, une blquette de série B qui cache de la propagande nazie, un film d'épouvante mettant en scène des zombies et un rituel vaudou... Voilà un livre fascinant pour tout cinéphile qui se respecte : au-delà de la grande histoire d'amitié qui lie les deux détenus, c'est un brillant exercice de style doublé d'une déclaration d'amour faite au cinéma par l'entremise de la littérature. Dans l'adaptation qu'en a faite Hector Babenco en 1985, ce sont William Hurt et Raúl Juliá qui interprètent les deux prisonniers, et l'ensorcelante Sônia Braga qui donne corps aux héroïnes des longs métrages réinventés. Le film est, paraît-il, excellent ; à vrai dire je n'en sais rien, car je ne l'ai jamais vu. *Le baiser de la femme araignée* est un bon exemple des relations compliquées qu'entretiennent le cinéma et la littérature. Je suis curieux de voir la version de Babenco, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que, si le réalisateur a mis en scène ces descriptions comme des films dans le film – ce qui serait la manière la plus évidente de procéder – alors on y perd, d'une certaine façon, ce qui constitue la substantifique moelle du roman : ce que l'auteur a voulu dire sur la force évocatrice du cinéma et le pouvoir libérateur de l'imaginaire. Et comme il n'est de pire crime pour une adaptation que de paraphraser un livre, on peut légitimement se demander ce qui reste de cette idée romantique d'un film rêvé quand celui-ci se matérialise devant nous à l'écran.

J'assume volontiers ma mauvaise foi à juger sévèrement une œuvre que je n'ai pas vue, car cela nous amène à mon véritable sujet. Je n'ai jamais vu le film de Babenco, certes, mais je sais pertinemment qu'il existe et qui joue dedans. Par conséquent, sur l'écran noir de mes nuits blanches passées à lire le roman de Manuel Puig, ce sont bien les visages de Raúl Juliá, de William Hurt et de Sônia Braga qui s'affichent. Et si j'ai préféré en rester au texte, je n'en éprouve pas moins un plaisir presque fétichiste à lire des romans qui ont fait, ou vont faire, l'objet d'une adaptation cinématographique, en ayant en tête les artistes qui y sont associés. À l'image de ces prisonniers qui vivent leur cinéma par procuration, j'aime tout particulièrement me plonger dans des livres pour réinventer les films des autres. Et quand vient enfin l'opportunité d'en découvrir les adaptations, j'y renonce bien souvent pour des raisons purement narcissiques, parce qu'aucune autre partition ne saurait rivaliser avec ma petite musique intérieure. J'y renonce pour éviter de finir comme cette petite fille qui, à l'occasion de la sortie de *Tintin et le mystère de la Toison d'or* (1961), avait avoué sa déception à Hergé en lui disant que « le capitaine Haddock n'a pas la même voix que dans les albums. »

Mais où sont passées les bonnes manières ? C'était pourtant la première chose à faire... J'aurais dû commencer par rendre hommage à ces humbles travailleurs



de l'ombre sans qui je n'aurais personnellement pas été initié si jeune au plaisir de fantasmer les films à travers les livres. C'est en effet grâce à l'action conjuguée des plumitifs des comités de censure et des petits ouvriers de salle zélés que j'ai été privé d'accès à *Dracula* (1992) de Francis Ford Coppola (interdit aux moins de 13 ans), puis quelques années plus tard à *Trainspotting* (1996) de Danny Boyle et à *Crash* (1996) de David Cronenberg (interdits aux moins de 16 ans). Merci à toi, donc, ouvrier anonyme, illustre inconnu... Tu as consciencieusement exercé le seul pouvoir qui t'a été conféré en refusant l'entrée à un aspirant cinéophile, venu au cinéma le cœur vaillant et la carte d'identité bien cachée au fond de la poche, dans l'espoir qu'on ne la demanderait pas... Oui, merci ! Car sans toi, je ne serais jamais allé prendre ma revanche à la librairie, ce lieu de débauche où personne ne s'alarme à l'idée qu'on puisse mettre un monument d'horreur gothique, une ode aux paumés opiomanes, ou un roman mécano pornographique entre les mains fébriles d'un adolescent.

Voilà, ça va mieux en l'écrivant...

Il existe bien sûr d'autres méthodes que le ressentiment pour aborder la littérature en cinéophile. Comme pour *Le baiser de la femme araignée*, en partant justement de films emblématiques que l'on n'a jamais vus mais pour lesquels la distribution des rôles est connue de tous. Je garde ainsi un souvenir particulièrement fort de la lecture du magnifique roman de Philippe Djian, *37,2° le matin*, imaginant le jeune Jean-Hughes Anglade de *Nuits d'été en ville* (Michel Deville, 1990) perdre ses moyens devant l'insaisissable Béatrice Dalle de *La sorcière* (Marco Bellocchio, 1988). Je me souviens également du précieux conseil de mon ami Omar Majeed, cinéaste, cinéophile et lecteur passionné, qui m'a recommandé d'éviter soigneusement l'adaptation du best-seller de Tom Wolfe, *Le bûcher des vanités*, et de lire plutôt le livre en ayant à l'esprit les trois têtes d'affiche du film de Brian De Palma (Tom Hanks, Melanie Griffith et Bruce Willis) ; puis de me plonger dans la jubilatoire chronique de ce tournage catastrophe, signée par la journaliste Julie Salamon, *The Devil's Candy: the Anatomy of a Hollywood Fiasco*.

Un autre exercice intéressant consiste à convoiter les projets inaboutis, les films que des cinéastes ont tenté en vain d'adapter : lire *Lestat le vampire* d'Anne Rice, par exemple, qui est plus sarcastique, plus mordant qu'*Entretien avec un vampire*, en invoquant un Tom Cruise redevenu trentenaire pour qu'il reprenne, rien que pour soi, un de ses meilleurs rôles. Mieux encore, invoquer à sa place une des nombreuses vedettes qui ont été, durant la longue gestation du projet d'adaptation des *Chroniques des vampires* envisagées pour le rôle de Lestat : John Malkovich, Peter Weller, John Travolta, Mel Gibson, Jeremy Irons, Daniel Day-Lewis ou Johnny Depp. La romancière avait évoqué avoir elle-même en tête Rutger Hauer et un jeune Alain Delon au moment de l'écriture, et John Boorman, qui a été attaché au film à la fin des années soixante-dix, avait offert le rôle à Jon Voight. On trouve d'ailleurs dans l'ombre de l'impressionnante carrière du réalisateur de *Délivrance* (1972) et d'*Excalibur* (1981) un grand nombre d'adaptations restées en suspens, dont une mise en chantier du *Seigneur des anneaux*. On peut alors lire ou relire l'œuvre de Tolkien en songeant à des images bien différentes de celles de Peter Jackson. Ou enfin s'attaquer aux intemporelles *Mémoires d'Hadrien*

de Marguerite Yourcenar en sachant que le même John Boorman a aussi consacré près d'une décennie à son ambitieuse adaptation, et que George Clooney a été – brièvement – approché pour interpréter l'empereur romain, bien avant d'enfiler la toge pour *Hail, Caesar!* (2016) des frères Coen.

La liste est longue et l'exercice permettra à chaque rêveur d'y aller avec ses envies. Les plus téméraires s'aventureront vers des arlésiennes telles que *La conjuration des imbéciles* de John Kennedy Toole, dont certains jugent les tentatives d'adaptation maudites – John Belushi, John Candy et Chris Farley y ont été un temps associés – ou encore l'inclassable *Le maître des illusions* de Donna Tartt, dont les droits d'adaptation passèrent des mains d'Alan J. Pakula à celles de Bruce Paltrow<sup>1</sup> – tous deux décédés à quelques années d'écart en pleine préproduction du film – avant d'être restitués à la romancière. Un film fantasmé pour lequel j'aurais une tendresse particulière ? *Le monstre des Hawklime* de Richard Brautigan, le réjouissant auteur de *La pêche à la truite en Amérique*. Ce délirant western d'horreur vaudevillesque, situé quelque part entre John Ford, H.P. Lovecraft et *La famille Adams*, raconte l'histoire de deux chasseurs de primes vieillissants engagés pour une dernière mission : voyager au fin fond du Midwest américain pour déloger un monstre reclus dans le sous-sol d'une étrange demeure. Avant que le projet ne tombe à l'eau, Tim Burton et Jonathan Gems – le scénariste de *Mars Attacks* (1996) – avaient confié les deux rôles principaux... à Clint Eastwood et Jack Nicholson. Belle affiche pour titiller l'imagination avant de se lancer dans un livre.

P.-S. : rejeton mal aimé de la littérature cinéphile (au point d'être relégué dans un post-scriptum ici même, c'est vous dire !), la novélisation – c'est-à-dire un roman écrit à partir d'un film – est un cas à part dans l'acte de fantasmer les films, puisque l'existence de ces livres est entièrement tributaire des œuvres cinématographiques dont ils sont tirés. Mais la sortie cet été du livre de Quentin Tarantino, *Once Upon a Time in Hollywood*, adapté de son propre film, est venue nous rappeler la popularité de ce genre littéraire dans les années 1970 et 1980. Loin d'être de simples pis-aller, certaines novélisations offraient l'opportunité à des scénaristes d'étoffer leurs propres histoires, ou à des écrivains de réinventer des scénarios manquant de consistance. Pour le lecteur, c'est la possibilité d'apprécier des personnages parfois plus profonds, et surtout de découvrir des scènes supprimées du film terminé. Avec son habituel enthousiasme contagieux, Tarantino s'est épanché lors de sa tournée promotionnelle sur son amour pour ces objets littéraires atypiques, et recommande deux ouvrages incontournables : *The Omen : la malédiction*, écrit par le propre scénariste du film, David Seltzer, et *Orca*, d'Arthur Herzog, qui surpasse de loin le roman *Les dents de la mer* de Peter Benchley, que Spielberg a adapté au cinéma avec le succès qu'on connaît. Avis aux lecteurs...

1. Le père de la comédienne Gwyneth Paltrow, qui devait interpréter Camilla dans l'adaptation du roman.